

Un essai de pompe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198700>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

se bin que ronclliâvé dza quand lè z'altro sè sont ramenâ à l'hôtel. Cliâzo z'iquie n'aviont rein coaitè dè sè reduire et quand sont arrevâ ài *Trai-Sapins*, l'ont onco fe veni onna boto-lhie dè kirche que l'ont bussâ à n'on pailo dezo.

— Et lo Louis à Marque, io est-te? se fâ lo Présideint tandi que bévessant.

— Oh! l'est dza reduit du grantein, l'est on coo que ne pào pas teni lè ge àovai quand vint la né, et ronclliè dza! fe on outro qu'ètâi zu vaire.

— S'on l'ài fasâi 'na bouna farça, po recaffâ on bocon dévant d'allâ dremi! dese on troisiémo.

— Bin s'on vâo! sédès-vo quiet? fe onco on outro, qu'ètâi mau fottu et que sè drougâvé. Y'è quie avouè mè on part dè vésicatoires, s'on allâvé l'ài ein appédzi ion su la panse po l'ài apprenndrè à no filianquâ ein pllian dinse!

— Va que sai de, à mè lè soins, baille mè pi l'affèrè lè dese Frèderi ào firo, y'e sè io lo gaillâ est reduit et vo z'allâ vaire!

— Ora, faut vo dere que decoutè la tsambra ào Louis à Marque, lodzivè du on part dè mâi on vilho Anglais avouè sa fenna. Cè Anglais ètâi tot mau fottu, terivè 'na guibole et l'avâi dâi douleu dâo dianstre pè l'êtsena. Assebin totès lè nè sa pernetta, que cutschivè dein on outro pailo decoutè, vegnâ avouè onna patta et l'ài frottâvé fo et fermo l'êtsena avouè 'na mistion que brassâvé dein 'na grossa écouala.

Lo vilho, quand l'ouïssâi veni sa fenna, sè cutschivè su la panse, solèvâvé son pantet et à noviyon, la pernetta lo cerivè bin adràî pè derai.

Po ein reveni à la farça, lo Frèderi ào firo eimpougnè don lo vésicatoire tot bourleint, montè à noviyon ào pailo ào Louis, l'âovrè tsaupou la porta, et quand l'out que nion ne budzivè, va drai ào lhi et l'ài appédzè l'affèrè io falliâi; mâ pas petou l'èut fé que l'out boailâ:

— Aoh! my goude! my goude! Aoh! aoh! my gcude!

L'autro s'ètâi trompâ dè pailo et l'avâi appliqué lo vésicatoire su lo Prussien ào vilho Godème que fasâi dâi bramaies et dâi sacrèmeints d'infai. Lo Frèderi, quand l'out cein, n'a pas met dou pi dein on solâ po decampâ au grandécime galop dein lo colidoo io s'embonmè onco contre la vilha Anglaise que vegnâ avouè sa tiuvetta, et, dè la force que l'ài allâvé, vouaiquie la vilha ètâissâ lè quatre fers ein l'air perquie bas, la tiuvette brequaie, que cein a fe on rio dâo diabllo dein lo colidoo. L'Anglais qu'avâi la coumeincoura derrai que l'ài freccassivè, fasâi adè dâi couerlaies dâo dianstre et criâvé ein aido, miséricorde! ein sè rupeint à tsavon.

Cliâzo dè l'hotèl, quand l'ont oïu cé dêtertîn sont venus vaire, mâ, ni vu, ni cognu, lo Frèderi s'ètâi remisâ à la paille et s'ètâi einclliou dedein, adon coumeint cliâzo dè la Boailanna modâvant lo leindéman, dza dè boun'hâora, ni l'Anglais ni sa fenna n'ont pu savâi quoui dâo diabllo l'ài z'avâi fe cé commerço; mâ vo paodès comptâ que cliâzo dè la société dè chant s'èin sont mailli lè coutès. **

Un essai de pompe.

Une commune vaudoise venait de faire l'acquisition d'une pompe à incendie construite d'après les derniers perfectionnements apportés dans cette industrie. Les pompiers de l'endroit, tous dans la jubilation, furent convoqués à l'extraordinaire pour prendre connaissance de cette nouvelle et importante acquisition. Tous étaient en grande tenue. La municipalité — on se le disait à l'oreille — leur avait préparé une collation.

Quand tout le monde fut là et après avoir fait exécuter à ses hommes quelques exercices

d'ensemble, quelques marches et contre-marches, le chef du corps voulant se rendre compte de la force du jet de la nouvelle pompe, et en faire la démonstration devant messieurs les municipaux, fit avancer huit pompiers. Et après les avoir mis à leur poste, il commande:

« Pompez douze coups! »

Pendant cet essai, il donne aux municipaux quelques explications, puis vient rejoindre ses hommes auxquels il demande:

« Combien de coups avez-vous pompé? »

— Dix-huit.

— Dix-huit, imbéciles!... Eh bien dépompez-en six.

Après une autre expérience exécutée plus ou moins correctement, le même officier, faisant allusion à la collation dont le moment approchait, s'écria d'un ton de mauvaise humeur:

« Je vous avise d'ores et déjà que les pompiers qui n'ont pas pompé quand il fallait pomper, ne pomperont pas quand on pompera! »

Une leçon de peinture.

Il arriva un jour, en Suisse, à Horace Vernet, le grand peintre français, une petite aventure fort piquante. Il se trouvait à Genève et allait quelquefois prendre des croquis sur les bords du Léman. — Un beau matin, il vit une famille anglaise à peu de distance de l'endroit où il s'était proposé de s'installer.

Pendant que le père et la mère causaient, que les enfants jouaient, une jeune fille était occupée à dessiner.

Quand elle eut remarqué son voisin, elle ferma son album et, doublement curieuse en sa qualité de fille d'Eve et de fille d'Albion, elle s'approche de lui sans façon, noue une conversation, déclare qu'il ne travaille pas mal, l'encourage et finit par lui donner quelques conseils.

L'illustre artiste, l'écoute avec une gravité inaltérable, lui adresse les remerciements les plus courtois, en promettant de tenir compte de ses judicieuses observations.

Le lendemain, Horace Vernet s'embarqua pour Lausanne.

Sur le bateau, il retrouva son petit professeur, lequel accourut vers lui en lui disant:

— Puisque vous êtes Parisien, monsieur, vous devez connaître Horace Vernet?

— Certainement, mademoiselle.

— On m'assure qu'il se trouve parmi les passagers. Ayez donc l'extrême bonté de me le montrer.

— Vous tenez beaucoup à le voir?

— Comment donc! Je connais la plupart de ses œuvres. Quel peintre! quel génie!

— Oh! miss, vous me mettez dans un cruel embarras par vos éloges, car...

— Eh bien!

— Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, c'est lui qui a eu hier l'honneur de recevoir de vous une leçon de peinture!

Nos lecteurs feront sans doute comme nous, ils riront de bon cœur en lisant l'amusante nouvelle ci-après, dont nous donnerons la fin dans notre prochain numéro.

Un voyage à Paris.

Il y a des ans et des ans déjà que se passa cette histoire dont on parle encore quelquefois, chez nous, aux veillées d'hiver. Le héros en fut un des vieux du pays dont les anciens se souvenaient bien, malgré qu'il repose depuis des lustres, tout en haut de notre cimetière, près de la grande croix de fer autour de laquelle, à certaines nuits, dansent des feux follets.

Frérot Parmain — c'est le nom de notre homme — était un petit cultivateur, d'âme simple, d'esprit étroit, sachant à peine lire et écrire, n'ayant guère

de cœur et d'attachement que pour sa terre. Sa femme était morte en lui laissant une fille, Valérie, qu'il avait élevée à la dure, et qui, dès qu'elle l'avait pu, s'était mariée pour échapper à la rude tutelle paternelle. Elle avait eu la chance d'épouser un jeune homme du pays qui habitait Paris, où il était employé et qui l'avait emmenée tout de suite après, ne se souciant pas de demeurer longtemps avec son beau-père.

En ce temps-là, les voyages ne se faisaient pas comme à présent. Il n'y avait encore point ou presque point de chemins de fer. Pour gagner Paris de chez nous, par la diligence qui partait de Châtillon, il fallait compter presque deux jours. On n'échangeait pas non plus autant de correspondances que maintenant. Une seule fois par an, Valérie écrivait à son père, vers les premiers jours de janvier. Lui ne répondait pas toujours. Il laissa une fois passer trois années sans envoyer de ses nouvelles.

Il vieillissait, se cassait. Son visage se plissait, se ridait. Ses forces diminuaient. Il dut laisser quelques-uns de ses champs en friche, en vendre d'autres! Un mois de décembre vint encore. De la neige enveloppa la chaumière de Frérot, isola le vieux davantage au coin de son maigre feu.

Un matin, le facteur poussa sa porte et, avec quelques mots de bonne année, lui tendit une lettre. Elle apportait les souhaits de sa fille. Et elle se terminait ainsi:

« Si parfois vous vous décidiez à venir nous voir à Paris quelques jours, on vous recevrait à la maison ».

Il tourna et retourna cette phrase dans sa tête, aller à Paris! Certes oui, ça lui ferait plaisir, à lui qui n'avait même jamais vu Châtillon, le chef-lieu d'arrondissement! mais aussi, ça lui coûterait gros! Et comment serait-il regu? Son gendre qu'il connaissait à peine, ne l'aimait guère, il n'en doutait pas. L'invitation était partie pour la forme sans doute, parce que les enfants savaient bien qu'il n'accepterait point... Il se dit tout cela. Et en dépit du froid que ces pensées jetaient en lui il songeait: Tout de même, matin, avant de mourir, je pourrais dire que je l'ai vu, ce Paris.

Il hésita encore. Enfin un jour, décidé, il écrivit à sa fille qu'il acceptait son invitation et qu'il partirait huit jours plus tard, par la diligence.

Ce fut un événement dans le pays que ce départ. La veille au soir, Frérot alla faire ses adieux.

— Dites donc, quand on va à Paris, on ne sait pas si on reviendra!

— Et tu seras longtemps?

— Dame! quéque jours... C'est un voyage, matin!

— Bé sdr.

Les vieux, en branlant la tête, lui serrèrent la main, gravement. Les femmes étaient émus. Les enfants ouvraient de grands yeux étonnés. Des bénédictions l'accompagnèrent.

Le lendemain matin, il quitta le village. Il avait mis sa plus belle blouse, sa veste, luisante, avec des boucles dorées qui cliquetaient sous son menton embroussaillé; avec cela, il portait une casquette de soie noire et de gros souliers ferrés, achetés pour ce voyage.

Il avait huit lieues à faire à pied pour arriver à Châtillon. Il franchit les faubourgs de cette ville assez tard dans la soirée. Le maître d'école qui était allé une fois à Paris lui avait indiqué l'heure de départ de la diligence et l'hôtel d'où elle partait.

Au cours de cette route, aucun incident notable ne se produisit. Il en fut de même pour le reste du trajet, qui parut bien long à Frérot. Cependant, avec ses réflexions naïves, ses exclamations de simple, il amusa ses compagnons de voyage, qui rirent à ses dépens.

L'arrivée à Paris eut lieu le surlendemain matin, à cinq heures.

Mornet, le gendre de Frérot, attendait celui-ci.

Il l'accueillit à la descente de la voiture par une bonne poignée de main, donnée sans enthousiasme. En effet, il n'était que médiocrement satisfait de cette visite. Avec les années, il avait pris de l'embonpoint. Son ventre bedonnait. Raide et sanglé dans une redingote noire, c'était un monsieur qui, tout de suite, fut gêné par l'accoutrement de paysan de son beau-père et par son verbiage.

— Et Valérie, comment qu'elle va?

— Elle est un peu souffrante aujourd'hui...

— Ah! Vous n'avez toujours point d'enfants?

— Mais non.

— Cré coquin, ça m'aurait pourtant bougrement